L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 MAI 1891. 64ème Année

Dufour & Dousset,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second-Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 4 MAI 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le testament du prince Napoléon.

La lecture du testament laissé par le prince Napoléon, n'apprendra rien à nos lecteurs qu'ils ne connaissent déjà, sinon la forme même dont le prince a revêtu sa pensée. Elle est remarquable, cette forme, par la concision, l'énergie, l'allure fière, l'absence de toute rhétorique, même dans le passage où il est question d'un monument qui, battu par les vents et la mer, sera l'image d'une vie tourmentée. En somme, le document donne l'impression d'une intelligence ferme et lucide, et confirmera, sans doute, l'opinion qui a commencé à se faire jour durant la lente agonie du moribond—à savoir, qu'il valait mieux que sa réputation, mieux que sa destinée, et qu'il y a eu là, par la faute des circonstances, une force perdue.

En accusant les circonstances—dit le *Temps*—nous ne visons pas les erreurs que le prince Napoléon a pu commettre dans sa conduite privée ou politique: tout a été dit à ce sujet. Nous songeons surtout au tort que les luttes de partis, les compétitions dynastiques, tout ce legs encombrant de l'histoire nationale, font à un pays, quand il faudrait pas trop de toutes ses ressources en hommes pour travailler à l'avancement de la civilisation et pour améliorer sa propre fortune. Supposez que le prince Napoléon, au lieu de porter un nom historique, eût été un simple particulier, doué des mêmes qualités intellectuelles, animé de dispositions aussi conformes au mouvement général des esprits de son temps; il est bien probable qu'il eût marqué sa place parmi les plus actifs et les plus utiles coopérateurs du progrès. Mais non: victime de sa naissance, tantôt il s'est cru obligé d'afficher des prétentions dynastiques qui n'avaient pas la moindre chance d'aboutir; tantôt il a prodigué les assurances d'un loyalisme républicain qui ne trouvait guère que des oreilles incrédules. Repoussé quand il se posait en héritier des Napoléon, repoussé encore quand il se donnait pour un simple citoyen dévoué à la démocratie, le prince Napoléon est mort sans avoir donné sa mesure, joué son rôle, ni, comme on disait jadis, rempli tout son mérite.

Il n'est pas seul dans ce cas. D'autres personnages, parce qu'ils étaient princes, et uniquement pour cette raison, se sont vus, se voient encore chaque jour, soit de par leur propre volonté, soit de part la défiance qu'ils inspirent, privés du droit de travailler au bien public, d'accomplir leur tâche d'hommes. Et si, des princes, on passe aux amis des princes, à leurs serviteurs, à leurs partisans, à tous ceux qui, tantôt par conviction et tantôt par calcul, tantôt par respect d'un principe et tantôt par souci d'une élégance, s'obstinent à faire mauvais visage à la démocratie et à la République, alors la liste se remplit et s'allonge indéfiniment des germes enfouis et des ferments stérilisés. Finira-t-on par comprendre cette élémentaire vérité? et, le jour où elle sera comprise, mettra-t-on sa conduite d'accord avec sa raison? Verrons-nous cesser et les compétitions dynastiques et les luttes des partis? Verrons-nous toutes les forces vives de la nation entrer dans le cadre que les événements et la volonté du plus grand nombre leur ont préparé, pour s'y employer efficacement, utilement, non pas à des œuvres de discorde destinées à disparaître au souffle des révolutions, mais à des œuvres durables de paix civile et sociale?

Ironie des choses, ou plutôt logique déconcertante du cœur humain! Le prince Napoléon écrit un testament qui évoque les pensées que l'on vient de voir—pensées qui ont dû traverser, bien des fois, sa vive intelligence, attendu qu'il ne serait pas l'homme de ses idées ni de son style s'il ne s'y était longuement arrêté; et, dans ce même testament, il fait appel à l'un de ses fils pour continuer les traditions de sa famille; il exprime l'espoir que ce fils sera le représentant d'une cause politique! Quelle est donc l'illusion puérile à laquelle cet homme d'esprit cédait lorsqu'il identifiait l'avenir de sa maison avec celui de la démocratie, et supposait celle-ci incapable de se frayer sa voie et de parvenir à ses fins sans le secours de celle-là? Ou quelle est cette obligation d'essence mystique envers le nom que l'on porte, ce nom ne datât-il que de la Révolution française—obligation qui pèse sur le même homme au point de lui dicter des conseils que son fils ne pourrait suivre sans manquer, à son tour, sa vie? Il y a là, évidemment, un mystère impossible à pénétrer pour qui ne possède pas ce que l'on appelle "les grâces d'état". Tout incrédule qu'il fût, le prince Napoléon ne semble pas avoir été dépourvu de ces grâces: et cela complique un peu, il faut bien l'avouer, la figure qu'il fera décidément dans l'histoire.

Carême féminin du *Charivari*. En voici une assez gaie.

Mère et fille:

—N'oublie pas, mon enfant, que c'est au sermon que j'ai rencontré ton père.

—Papa?... Mais il est athée!

—Depuis son mariage seulement.

Echo de l'enfance de Victorien Sardou, un jour que sa bonne le couchait et qu'il ne voulait pas dormir:

—Mais puisque je te dis, bonne, que je suis malade!...

La bonne l'embrasse et lui dit:

—Maintenant t'es guéri, dors!

On vient de trouver le moyen de remplacer les petits bouts de papier, qui figuraient la neige au théâtre, par une composition imitant l'eau congelée à s'y méprendre, et, de plus, donnant l'impression du froid.

Excellent pour les directeurs pendant l'été. De temps en temps on baisserait la rampe, et l'acteur en scène s'écrierait: "Le temps s'assombrit, nous allons avoir de la neige." Aussitôt les flocons voltigeraient dans l'espace et les spectateurs grelotteraient délicieusement.

Très avantageux aussi pour les auteurs. Quand on leur dirait:

—Il me semble que votre second acte a jeté un froid...

Ils répondraient en souriant:

—Mon second acte, allons donc! C'est la neige.

Chez Mlle Anita:

—Justine, faites entrer le pédicure.

—Madame, il est parti depuis une demi-heure, en disant qu'il n'aime pas à faire le pied de grue.

—L'insolent!

Visite de politesse:

—M. et Mme X... sont-ils là?

—Oui, monsieur.

—Ah! alors je repasserai.

Tout s'use, même la pitié. Ne sois pas trop longtemps malheureux ou malade.

On reproche toujours à l'homme d'être vaniteux. C'est là pas de légitime défense. Puisque les autres lui cherchent des vices, il est naturel que chacun de nous tâche de se trouver des qualités.

Dans un banquet, une célébrité de sous-préfecture prononce un discours débutant par ces paroles émues:

"Messieurs, je suis extrêmement touché.... etc."

Le journal de la localité s'empresse, le lendemain, de reproduire la prose du maître. Hélas! il avait imprimé:

"Messieurs, je suis successivement bouché...."

L'éminent en a fait une maladie.

Copié dans un manuel d'histoire:

"On sait que Samson, armé simplement d'une mâchoire d'âne, passa au fil de l'épée mille à onze cents Philistins."

FEUILLETON.

MADAME
—LA—
CONNÉTABLE.

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

CADET DE FAMILLE.

(*Suite.*)

—A peu près. Tandis que vous, reprit M. de *Castellan*, vous avez deux fils, dont l'aîné, Etienne, doit prendre la plus grosse part de votre avoir. Reste Didier, qui n'a rien encore, lui, envers lequel vous n'avez pris pour l'avenir aucun engagement, et que vous ne pouvez cependant pas laisser éternellement dans l'état de dépendance où il se trouve vis-à-vis de vous et de son frère. Eh bien! ce que je viens vous demander c'est quel apanage vous comptez constituer à votre cadet?

Le marquis ne l'avait écouté que d'une oreille distraite. Il était devenu rêveur et semblait penser à tout autre chose qu'à ce que lui disait le baron. Celui-ci lui avait pourtant si nettement posé la question qu'il était bien difficile de ne pas y répondre.

—Ma foi! dit-il négligemment, je vous avoue que je n'y ai pas encore songé. Sans doute je ferai quelque chose pour Didier, mais je ne peux pas me prononcer à cet égard sans en avoir conféré avec Etienne.

—Rien n'est plus facile. Faites-le venir, exposez lui le cas et concertez-vous ensemble, puisque vous croyez devoir lui demander son avis.

—Oh! comme vous y allez! fit M. de Marsan. Croyez-vous donc que l'on puisse, en présence d'un tiers, discuter une question si délicate?

—Je me retirerai, si vous l'exigez dans la pièce voisine, proposa le baron.

—Non, je ne vous ferai pas cette injure, répliqua le marquis. J'en causerai aujourd'hui avec Etienne, et demain, je vous le promets, j'irai vous porter ma réponse.

M. de Castellan fut un peu désappointé. Comment, c'était avec une froideur semblable qu'on accueillait ses ouvertures! Mais n'était-ce pas lui, dans cette affaire, qui apportait la plus grosse part et qu'on avait le plus intérêt à ménager?

Il ne voulut pourtant pas manifester trop haut son mécontentement.

—J'espérais, dit-il, qu'entre vieux amis tels que nous, cette question aurait une solution immédiate, mais puisque la voix d'Etienne a, selon vous si grande valeur au chapitre, je consens à attendre jusqu'à demain.

—Allons! fit le marquis en souriant d'un air débonnaire, ne vous fâchez pas, cher baron. Qui sait?.... Vous me remercierez peut-être demain de ne pas vous avoir cédé plus tôt....

Sur ces paroles énigmatiques, il se leva et reconduisit M. de Castellan avec des démonstrations d'amitié auxquelles celui-ci ne comprenait plus rien.

Sylviane, qui épiait son retour, accourut à sa rencontre.

—Eh bien? demanda-t-elle curieusement.

—Eh bien! répondit le baron, M. de Marsan n'a encore dit ni oui ni non, mais il m'a promis que demain il m'apporterait sa réponse.

Elle se retira, agitée de sinistres pressentiments. Ce retard ne lui présageait rien qui vaille.

Elle avait raison de trembler, car les hésitations du marquis allaient avoir sur sa vie des conséquences désastreuses.

Dès les premiers mots que M. de Castellan avait prononcés, le marquis s'était pris à réfléchir. A peu de chiffre près, il savait à quel chiffre s'élevait la fortune du baron. Il n'ignorait donc pas quel magnifique parti était Sylviane.

Déjà il avait songé à elle pour Etienne. Il lui en avait parlé même; mais Etienne, nous l'avons dit, était un égoïste à qui toute passion humaine semblait étrangère. Il était lourd, indifférent, d'intelligence bornée, d'humeur sédentaire. Le mariage l'effrayait surtout en raison du changement qu'il apporterait dans ses habitudes. Jusqu'à ce jour, il s'en était défendu comme un beau diable, bien que son père lui eût déclaré très net qu'en sa qualité de futur héritier de la fortune et du marquisat des de Marsan, il ne pouvait pas rester garçon.

Il ne s'agissait donc plus que de revenir à la charge aujourd'hui, de faire sentir à Etienne quelle double proie allait lui échapper sous le rapport de la fortune et de la beauté, et entre les mains de qui tous ces trésors menaçaient de tomber.

Pour le marquis, il n'était pas douteux que son fils se laisserait persuader.

De même, il était convaincu qu'entre donner Sylviane à l'aîné ou au cadet des de Marsan, le baron n'hésiterait pas non plus et donnerait la préférence à Etienne.

Aussi, dès que M. de Castellan se fut éloigné, le marquis fit appeler Etienne. Il connaissait la jalousie féroce que celui-ci avait conçue pour Didier. Ce fut par ce détestable moyen qu'il entreprit de le ramener à ses idées.

—J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, lui dit il. Ton frère va se marier.

—Ah! fit nonchalamment Etienne. Avec qui?

—Avec Mlle de Castellan.

—Hein? sursauta le jeune comte interdit. Il en a sollicité de vous l'autorisation? Vous la lui avez accordée?

—Pas encore. C'est M. de Castellan, à qui il a demandé ce matin la main de Sylviane, qui est venu m'en informer tout à l'heure.

—Il y consent donc, lui?

—Assurément, puisqu'il désirait savoir quelle dot je constituerais à Didier?

—Et vous lui en avez fixé le chiffre? Il l'a accepté? demanda Etienne, en fronçant ses énormes sourcils.

—Pas précisément, mais je lui ai promis d'en causer avec toi et de lui apporter une réponse dans les vingt-quatre heures.

—C'est aller rondement en besogne! s'écria le comte avec une ironie amère. Je vous en félicite, mon père.

—Dame! A qui la faute? riposta M. de Marsan. Voilà bientôt deux ans que je te corne aux oreilles que Sylviane est la plus belle et la plus riche héritière de la contrée, que ce mariage doublerait presque, à la mort du baron, le patrimoine déjà fort honnête que nous possédons. Tu ne veux rien entendre et tu ne te décides pas. Il était tout indiqué qu'un autre s'apercevrait également que Sylviane est riche et belle et chercherait à obtenir sa main. Cet autre est ton frère, tant pis pour toi! mais tant mieux quand même pour notre famille!

—En effet, Didier n'aura pas fait un vilain rêve! dit Etienne avec un dépit assez mal déguisé.

—Je le crois bien, insista le marquis. Grâce au douaire que nous allons être obligés de lui donner et aux cinquante mille francs de rente de M. de Castellan, il sera juste aussi riche que nous, pourra mener le même train et, comme il est beaucoup plus actif que toi, comme il a plus d'ambition, ce sera certainement lui qui dans le pays tiendra le haut du pavé.

—Oh! ce mariage n'est pas encore fait, répliqua le comte, dont le regard s'alluma d'un éclair de haine. Vous n'avez rien promis, n'est-ce pas?

—Absolument rien.

—Alors j'ai le droit de reprendre pour mon compte la demande que Didier a adressée au baron, poursuivit Etienne, qui ne put se résigner à voir son cadet prendre sur lui tant d'avantages.—J'en ai d'autant plus le droit, ajouta-t-il, qu'en effet voilà plus de deux ans que vous me proposez ce mariage et que j'ai dès lors sur Didier une priorité réelle, incontestable.

N'est-ce pas votre avis?

—Assurément, approuva le marquis, qui ne demandait pas autre chose.

—J'ai mis longtemps à me décider, c'est vrai, confessa Etienne, mais aujourd'hui c'est chose arrêtée. Il n'y a en cela rien que de très légitime et nous ne mentirons, ni vous ni moi, quand nous affirmerons sur notre honneur au baron que nous avons depuis deux ans ce projet en tête.

M. de Marsan eut un imperceptible sourire de triomphe.

—Comment! s'écria-t-il. Tu as donc changé d'idée maintenant?

—Oh! mon père. Jamais vous ne m'aviez fait comprendre si clairement quel intérêt immense j'avais à épouser Mlle de Castellan.

—Et tu y es fermement résolu?

—Irrévocablement, oui, mon père.

—Alors tu viendras demain avec moi chez le baron. Nous lui exposerons les faits tels que tu viens de les présenter et nous lui demanderons officiellement pour toi la main de sa fille.

—C'est entendu, promit Etienne.

Il sortit très agité. Jamais son père ne l'avait vu en pareil état.

Le marquis demeura seul. Il avait peine à contenir la joie dont il débordait. Par cette habile évolution les marquis de Marsan occuperaient toujours à Saint-Marcellin la première place. Quant à Didier, on lui jetterait un os à ronger et il s'en irait, s'il le voulait, puisqu'il en avait tant de fois manifesté le désir.

C'était un coup de maître, celui que M. de Marsan venait de jouer là! Il savait bien qu'Etienne ne résisterait pas à la satisfaction de s'élever en humiliant son frère. Le moyen qu'il avait employé n'avait que trop bien réussi.

Aussi ne voulut-il pas donner le temps de se refroidir au beau zèle dont le comte était animé. Le lendemain matin, il le fit monter en carosse et se rendit avec lui chez M. de Castellan.

—Mon cher baron, lui dit-il, vous m'avez vu fort embarrassé hier, quand vous m'avez annoncé que Didier vous avait demandé la main de Sylviane. Vous vous êtes même étonné, sinon froissé, que je ne répondisse pas sur-le-champ à vos avances, et vous avez eu raison; mais la question que vous avez soulevée était tellement délicate, que je ne pouvais pas la trancher avant de savoir si Etienne renoncerait en faveur de son frère aux projets qu'il avait formés.

—Que voulez-vous dire? fit M. de Castellan étonné.

—Je veux dire, mon cher ami, que depuis deux ans déjà, le comte m'a fait part du désir qu'il aurait d'épouser votre fille.

—Lui? Etienne? demanda le baron ahuri.

—Eh! oui, Etienne, répondit M. de Marsan. Seulement à l'époque où il m'en parla pour la première fois, vous veniez de perdre votre femme et Sylviane était bien jeune encore. Je ne jugeai pas le moment favorable et je lui conseillai d'attendre quelque temps.

—Est-il possible! s'écria M. de Marsan. Mais pourquoi ne m'en avez vous pas touché quelques mots.

—Par respect pour votre douleur récente et aussi parce que, sachant combien vous aimiez votre fille, je craignais de vous faire entrevoir trop tôt la perspective d'être séparé d'elle.

—Oui, je comprends.... murmura le baron pensif. Ce pauvre Didier! Que va-t-il dire, en apprenant cette nouvelle?...

—Didier! Oh! rassurez-vous, cher ami. S'il ne s'est déclaré qu'hier et s'il n'a pas osé me faire cet aveu, à moi qui, le premier, aurais dû en recevoir la confidence, c'est qu'il n'est pas aussi vivement épris que vous paraissez le redouter.

—Vous croyez? demanda M. de Castellan avec un reste d'hésitation.

—J'en suis sûr, affirma le marquis. Je ne serais même pas étonné, dans la situation un peu effacée où il se trouve, qu'il n'ait songé à Sylviane que pour sortir de son obscurité, grâce aux biens considérables dont elle disposera un jour.

—Ah! si je le savais.... s'écria le baron d'une voix menaçante.

—Je n'en jurerais pas, protesta M. de Marsan, mais avouez que cela n'a rien d'impossible, ni même d'improbable. Sans cela pourquoi m'aurait-il fait mystère de la démarche qu'il allait tenter?

—Bref, où voulez-vous en venir? interrogea brusquement le baron. Est-ce en faveur d'Etienne que vous sollicitez aujourd'hui mon consentement?

—Mais oui. Ne l'avez-vous pas compris déjà? Etienne a depuis trop longtemps cette idée en tête pour l'abandonner. Il se fera une véritable joie d'offrir à Sylviane le titre et la fortune que je lui laisserai plus tard.

Le baron tressaillit. Sa fille serait marquise! La plus noble et la plus riche grande dame qui fût à vingt lieues à la ronde! C'était pour son orgueil de père un de ses plus beaux rêves qu'il eût caressé! Car il avait songé, lui aussi, à ce mariage. Il en avait fait un instant le point de mire de ses visées les plus ambitieuses.

—Eh bien! voyons, fit M. de Marsan, témoin de ses incertitudes, qu'en pensez-vous?

—Etes-vous vraiment amoureux de Sylviane et votre intention formelle est-elle de la prendre pour femme? demanda tout à coup le baron, en se tournant vers Etienne.

—Mon père vous l'a dit, monsieur, et je suis heureux de vous le répéter, répondit le comte. C'est depuis deux ans le plus ardent de mes désirs.

—Eh bien! j'y consens, dit enfin M. de Castellan; mais j'y mets une condition....

—Laquelle? demanda le marquis.

—C'est, pour le repos de notre conscience, que vous donnerez dès demain à Didier la part que vous ne sauriez lui refuser dans la succession de sa mère et la vôtre.

—C'est tout naturel, fit vivement M. de Marsan.

—De cette façon, acheva le baron, qu'il demeure ou qu'il s'en aille, nous serons tranquilles. Est-ce promis?

—C'est juré, monsieur! dit Etienne en étendant la main.

—Alors Sylviane est à vous, mon cher comte, prononça solennellement M. de Castellan.

Après avoir discuté et arrêté sur-le-champ les principales conditions du contrat, ils se séparèrent.

—Je vais faire part tout à l'heure à ma fille de la décision que nous venons de prendre, dit le baron à Etienne. Dès que vous aurez conclu avec Didier l'arrangement dont nous sommes convenus, vous pourrez vous présenter ici quand il vous plaira.

En effet, à peine le marquis et le comte s'étaient ils éloignés que Sylviane, qui se tenait aux aguets, pénétra chez son père.

—Ma chère enfant, lui dit-il, tout est arrêté entre M. de Marsan et moi....

Et, comme il voyait son visage s'éclairer d'une joie subite:

—Seulement, continua-t-il, ce n'est pas tout à fait dans le sens dont tu m'avais parlé.

—Comment! s'écria la jeune fille, qui se prit à trembler.

—Non, reprit en souriant le baron. C'est bien un de Marsan que tu épouses, mais ce n'est pas Didier, c'est Etienne. Tu seras marquise et tu auras cent mille livres de rente!

Ses traits s'étaient épanouis en prononçant ces derniers mots, auxquels il attribuait un effet irrésistible. Il s'imaginait que Sylviane allait lui sauter au cou.

Ce fut l'effet contraire qui se produisit.

Le pauvre enfant devint livide et se laissa tomber comme une masse sur un fauteuil, incapable de supporter sans faiblir le coup mortel dont son père venait de la frapper.

—Jamais! balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

En vain le baron essaya-t-il de faire valoir auprès d'elle les raisons qui l'avaient déterminé, les incommensurables avantages qui résulteraient pour elle de cette union. Elle demeurait immobile et comme écrasée sous le poids du malheur qui venait de l'accabler.

Après avoir épuisé tous les arguments qui militaient en sa faveur, le baron, à bout d'éloquence, prit le parti de la laisser.

—Je pensais bien, en effet, dit-il en s'en allant, que cela te surprendrait un peu sur le moment, car j'ai éprouvé moi-même une certaine surprise, mais tu te feras à cette idée.... tu verras....

Sylviane le regarda s'éloigner d'un œil fixe, presque hébété, puis les larmes jaillirent de ses paupières, et des sanglots déchirants s'échappèrent de sa poitrine oppressée.

Soudain, elle se dressa d'un bond. Elle avait tout compris, tout deviné.

—C'est impossible, murmura-t-elle. Didier ne sait pas un mot de ce qui se passe. Vite! il faut l'en avertir. Mais comment?

Il lui répugnait de recourir à un domestique, de le mettre pour ainsi dire dans sa confidence. Cependant, elle n'avait pas le choix des moyens, et il était urgent de prendre un parti.

Elle avait à son service une femme de chambre, nommée Antonine, de deux ans plus âgée qu'elle, qui avait été recueillie par sa mère, élevée au château et qui, dans la première enfance, avait été la compagne de ses jeux.

Peu à peu, feu Mme de Castellan l'avait dressée et, à quinze ans, l'avait spécialement attachée au service de sa fille.

Très reconnaissante des bontés que la baronne avait eues pour elle, active et intelligente, Antonine n'avait pas eu de peine à se faire aux habitudes de Sylviane, dont elle connaissait depuis longtemps le caractère et l'indulgence.

Elle lui avait toujours témoigné beaucoup d'attachement et ne demandait, disait-elle, qu'à lui donner des preuves de son dévouement. Ce fut à elle que la jeune fille résolut de s'adresser.

Regagnant précipitamment sa chambre, Sylviane en ferma la porte à clé, s'assit devant un petit bureau de marqueterie, prit une plume, du papier et écrivit:

"Il faut absolument que je vous voie aussitôt après votre dîner. Trouvez-vous dans l'allée du parc où je vous ai conduit hier, tenez-vous caché dans le taillis et ne vous montrez que si j'y suis seule."

Elle plia et cacheta sa lettre, qu'elle ne signa point et sur laquelle elle n'écrivit ni nom ni adresse.

Cela fait elle sonna Antonine.

—Combien te faudrait-il de temps pour aller au château de Marsan? lui demanda-t-elle.

—Trois quarts d'heure au pas ordinaire, une demi-heure si c'est pressé, répondit la femme de chambre.

—C'est pressé, dit Sylviane.

—Et c'est pour vous? demanda Antonine.

La jeune fille fit de la tête un signe affirmatif.

—Alors j'y serai dans vingt-cinq minutes.

—Bien. Connais-tu les domestiques du château?

—Non, mademoiselle, aucun.

—Tant mieux! Et tu n'es pas connue d'eux?

—Comment le serais-je? Je n'ai jamais mis les pieds à Saint-Marcellin.

—Alors pars à l'instant. Tu demanderas M. Didier, et tu lui remettras ce billet,—mais rien qu'à lui, je te le recommande bien!

—Soyez tranquille, mademoiselle.

—Si par hasard il était absent, tu garderais le billet et tu me le rapporterais.

—C'est entendu.

—Maintenant arrange-toi pour être de retour avant la fin du dîner, de manière que mon père ne s'aperçoive pas de ton absence et ne se doute de rien.

—Avant une heure, je serai de retour, mademoiselle.

—Je n'ai pas besoin, je pense, d'ajouter que personne ici ne doit savoir où tu vas ni qui t'envoie, insista Sylviane. Puis-je compter sur ta discrétion.

—Aveuglément, chère maîtresse, promit Antonine avec feu.

—Eh bien! va. Après dîner tu viendras m'apporter la réponse dans ma chambre, dit la jeune fille, en la congédiant d'un geste amical.

La femme de chambre glissa le billet dans son corsage et s'éloigna.

Quelques minutes après Sylviane descendit dans sa chambre et pénétra dans le salon, le visage calme en apparence, bien qu'elle eût les yeux un peu battus.

Elle y trouva son père qui, la croyant déjà convertie à ses idées, jeta sur elle un regard satisfait et l'entraîna dans la salle à manger.

Le dîner fut silencieux. Le baron ne prononça pas un seul mot qui fît allusion au mariage projeté, ce dont la jeune fille lui fut très reconnaissante.

Au bout d'une grande heure, enfin, elle put remonter dans sa chambre.

Antonine l'y attendait, toute rouge encore de la longue course qu'elle avait fournie.

—J'ai vu M. Didier, dit-elle à voix basse, et je lui ai remis le billet que vous m'aviez confié.

—Il l'a lu? qu'a-t-il répondu? interrogea fiévreusement Sylviane.

—Voici ses propres paroles, mademoiselle: "Je n'y manquerai pas", m'a-t-il dit.

—C'est tout?

—Oui, mademoiselle.

—Bien. Alors je n'ai plus qu'à te remercier, ma bonne Antonine. Tu peux aller te reposer.

La camériste se retira.

Sylviane, sans hâte apparente, quoique le cœur lui battît bien fort, quitta sa chambre, descendit l'escalier, traversa le vestibule et franchit le perron du château.

Lentement, elle s'approcha des corbeilles qui bordaient l'allée principale, y cueillit deux ou trois fleurs qu'elle piqua dans son corsage, puis, de son même pas nonchalant et comme si elle ne savait trop de quel côté se diriger, elle atteignit enfin l'allée dans laquelle, depuis un bon quart d'heure, elle brûlait de s'engager.

Ce manège, on le pense bien, n'avait d'autre but que de dépister les défiances de son père, dans le cas où il l'observerait à travers la vitre des croisées.

Et, en effet, caché derrière la mousseline de ses rideaux, le baron ne perdait pas un de ses mouvements; mais, en la voyant si tranquille, dans le costume négligé qu'elle n'avait point quitté, il laissa échapper un sourire confiant et quitta son poste d'observation.

Evidemment, Sylviane allait faire dans le parc sa promenade habituelle, ainsi que cela lui arrivait tous les jours—et, souvent, plusieurs fois par jour.

Quant à la jeune fille, dès qu'elle fut à l'abri de tout regard indiscret, elle se dirigea d'un pas plus rapide vers le mur de clôture du parc, supposant avec juste raison que Didier ne serait pas assez naïf pour y entrer par la grande avenue.

Elle ne se trompait pas. Aussitôt le dîner terminé, il était allé à l'écurie, y avait fait seller son cheval et avait quitté le château; mais, agité des mêmes craintes que Sylviane, il avait tourné à gauche, au lieu de tourner à droite, ainsi qu'il aurait dû le faire pour gagner le château de Castellan.

Après un léger détour, il avait repris enfin le véritable chemin et avait suivi le mur du parc, qu'il connaissait pour ainsi dire pierre par pierre, jusqu'à ce qu'il se trouvât près de l'avenue que lui avait indiquée Sylviane.

Alors il fit ranger son cheval le long du mur, l'attacha à la basse branche d'un arbre qui pendait sur la route, puis, montant debout sur la selle, il atteignit sans peine la crête du mur, sauta bravement dans le parc et se jeta à travers le taillis.

Pas à pas, s'arrêtant de temps à autre pour écouter, il se rapprocha du château. Tout à coup, il retint son haleine et prêta l'oreille. Il avait entendu crier le sable de l'allée.

Presque au même instant, il aperçut sa bien-aimée. Elle était seule.

Il courut au devant d'elle, mit un genou en terre et lui prit la main, qu'il baisa tendrement.

—Me voici, dit-il. Que voulez vous de moi, chère âme?

—Avez vous vu votre père et votre frère aujourd'hui? demanda-t-elle.

—Oui, je les ai quittés il y a une demi-heure à peine.

—Ils ne vous ont rien dit?

—A propos de quoi?

—A propos de la demande que vous avez adressée hier à mon père?....

—Absolument rien.

—Ils n'y ont pas même fait la plus petite allusion?

—Pas la moindre, je vous assure, affirma Didier étonné. Au moment où nous quittions la table, tout à l'heure seulement, mon père m'a dit qu'il allait voir son notaire, qu'à son retour il aurait à me parler, et m'a bien recommandé de rentrer avant l'heure du souper.

—Ah! fit gravement Sylviane. Et cela ne vous a inspiré aucun soupçon?

—Si fait. J'en ai conclu que M. de Castellan s'était expliqué avec le marquis au sujet de notre mariage, et que mon père se rendait chez son notaire pour régler avec lui le chiffre de la dot qu'il compte me donner.

—Eh bien! mon ami, détrompez-vous, dit la jeune fille. Si le marquis s'occupe enfin de vous constituer un apanage, c'est certainement afin de vous éloigner plus tôt....

—Que dites vous! s'écria Didier dont les traits se contractèrent.

—Car il est venu ici ce matin avec son fils aîné, et c'est bien de mon mariage qu'il s'est agi, poursuivit Sylviane d'une voix sourde; mais ce n'est pas pour vous, mon pauvre ami, qu'il a demandé ma main au baron....

—Pour qui donc? demanda Didier haletant.

—Pour Etienne, ne le devinez-vous pas?

—C'est impossible! rugit le vicomte. Et le baron a accepté?

—Et le baron a accepté, répondit Sylviane, en se croisant les bras, superbe d'indignation.

Il demeurait atterré, livide, les poings crispés, ne pouvant pas croire à l'infâme trahison dont il était victime.

Alors elle lui raconta en quels termes M. de Castellan lui avait annoncé la terrible nouvelle, comment elle l'avait accueillie et sur quelle phrase ironique son père l'avait quittée. Il n'y avait donc aucun espoir que le baron revînt sur sa parole. Le titre et la fortune du marquis l'avaient fasciné. Plus que tout autre peut-être, à présent, il tiendrait à ce que cette union s'accomplît.

—Mais vous? demanda Didier, qui releva soudain la tête. Que ferez-vous?

—Tout, plutôt que de subir cette honte, répondit-elle avec une énergie farouche.

—Alors, ne désespérons pas, chère Sylviane, car moi non plus je ne permettrai pas une infamie semblable.

Après avoir échangé de nouveaux serments et s'être affermis dans la résistance, ils convinrent de se retrouver tous les jours à la même heure, au même endroit, et en usant des mêmes précautions, afin de se tenir mutuellement au courant de ce qui allait se passer et de prendre une résolution décisive en cas de danger immédiat.

—A demain donc, promit la jeune fille. Je vous apporterai la clé de la petite porte du parc percée dans le mur de clôture, pour que vous puissiez aller et venir sans éveiller les soupçons.

Ils se séparèrent.

Didier fut obligé pour ce jour-là de se livrer à une gymnastique périlleuse afin de franchir le mur, mais il y parvint au prix de quelques vigoureux efforts, et regagna Saint-Marcellin sans avoir rencontré âme qui vive.

Son père n'était pas encore rentré. Il ne le regretta pas. Cela lui permettait d'envisager plus froidement la situation.

Son premier mouvement fut d'aller trouver Etienne, de lui demander si ce qu'il venait d'apprendre était vrai et s'il persistait dans le projet qu'il avait formé; mais il réfléchit que ce serait maladroitement compromettre Sylviane et faire naître sur leurs entrevues secrètes des soupçons qu'il fallait au contraire détourner avec le plus grand soin.

D'ailleurs, tant que ce mariage ne serait pas ébruité, il n'avait rien à dire. Le plus sage était donc d'attendre les ouvertures que le marquis allait probablement lui faire à son retour.

Cela ne tarda guère.

Vers cinq heures, M. de Marsan revint au château et fit appeler Didier.

Le jeune gentilhomme accourut. Il avait composé son visage et affectait un calme dont le marquis fut la première dupe.

—Monsieur mon fils, commença-t-il, vous usez de singuliers procédés envers votre père.

—Moi! Qu'ai-je donc fait? demanda le vicomte.

—Comment! répondit le marquis d'une voix sévère, il vous prend envie de vous marier et ce n'est pas à moi, le premier, que vous faites part de cette fantaisie! C'est par un autre que j'en suis informé!

—Pardon, mon père. Cet autre n'est-il pas le baron de Castellan?

—Sans doute.

—Eh bien! n'était-il pas tout naturel que je cherchasse d'abord à savoir si mon amour avait quelque chance de succès, avant d'exposer votre amour-propre à une démarche qui pourrait se terminer par un refus?

—Non, monsieur, répliqua sèchement le marquis. Seul, j'étais juge d'apprécier ce que vos folles espérances avaient de fondé et de les soumettre ou non à M. de Castellan.

—Qu'ont donc de si folles ces espérances? demanda Didier. Ne trouvez-vous pas légitime que j'essaye de sortir de mon obscurité, lorsque mon cœur et ma raison sont d'accord pour m'en faciliter les moyens.

—Encore une fois non, monsieur. C'est à l'autorité paternelle que vous deviez vous soumettre avant tout. Si vous n'aviez pas agi avec la même impatience que vous avez toujours montrée, vous nous auriez épargné, à vous une humiliation, à moi et à Etienne une vive contrariété.

—Je ne vous comprends pas, mon père....

—C'est que si vous m'aviez fait l'aveu de cet amour insensé, poursuivit M. de Marsan, je vous aurais arrêté dès le premier mot et vous aurais empêché de marcher sur les brisées de votre frère.

—De mon frère! s'écria Didier, en feignant le plus profond étonnement.

—Oui, monsieur. Voilà deux ans déjà qu'entre Etienne et moi son mariage avec Mlle de Castellan est décidé.

—Que dites vous! mon père. Mais jamais je ne vous en ai entendu parler.

—Allez vous prétendre que nous ayons besoin de votre autorisation pour nous conduire? demanda fièrement le marquis.

—Non, mon père; mais quand on est lié d'une si étroite parenté que nous le sommes, il me semble qu'on n'a pas à se cacher de projets semblables.

—L'avez-vous donc fait, vous? riposta le vieux gentilhomme avec aigreur. Nous avez vous dit que vous convoitiez la fortune de Sylviane? N'est ce pas à notre insu que vous avez osé demander sa main?

—Oh! moi.... je comptais si peu dans votre maison.... dit le vicomte avec un sourire attristé. Et puis, je vous le répète, mon père, c'était animé des meilleures intentions....

—Je veux bien le croire, mais alors ne soyez pas étonné si vous êtes victime de votre propre maladresse, interrompit le marquis. Donc renoncez dès à présent à vos chimères. Etienne épousera Mlle de Castellan, et non pas vous. Depuis ce matin, la chose est convenue entre le baron et nous, il n'y a pas à y revenir.

—Cependant le baron avait presque agréé ma demande hier, fit observer Didier. Tout dépendait, m'a-t-il dit, de la somme que vous consentiriez à m'abandonner.

—C'est précisément pourquoi vous lui devez de grands remerciements, dit le marquis, car en nous donnant sa parole, M. de Castellan a mis comme condition que je vous constituerais auparavant un douaire suffisant pour vous mettre à l'abri du besoin. C'était trop juste, et depuis trop longtemps j'y avais songé, pour lui refuser cette satisfaction. Je suis donc allé dès aujourd'hui chez mon notaire et nous y avons dressé un acte, en vertu duquel vous êtes propriétaire de la ferme des Souchettes, représentant un revenu de cinq à six mille livres.

—Eh! qu'ai-je besoin de ces richesses? gémit Didier, si vous m'ôtez le bien le plus précieux pour moi qui soit au monde.

—En outre, continua le marquis sans s'émouvoir, une somme de cent mille livres, en espèces, sera dans trois jours à votre disposition chez maître Dornay. Dans ces conditions, vous voilà libre désormais d'agir à votre guise. Si réellement vous éprouviez pour Mlle de Castellan un penchant sincère et s'il vous en coûtait trop d'assister à son mariage avec votre frère, je vous permets de vous éloigner, de partir même pour Paris, où vous avez manifesté tant de fois le désir de vous rendre.

Le cœur du pauvre garçon se serra douloureusement. Tout ce que lui avait dit Sylviane était vrai. Non seulement on lui volait celle qu'il aimait, mais encore on le chassait de la maison paternelle!

Comme pour ne lui laisser du reste aucun espoir, le marquis acheva en ces termes:

—Vous le voyez, monsieur, ma condescendance et l'intérêt que je vous porte ne sauraient aller plus loin. J'espère que vous vous soumettrez à ma volonté formelle et que vous me saurez gré de vous avoir soustrait à une tutelle qui commençait à vous peser si fort. Entre nous, la paix est à ce prix, ne l'oubliez pas!

A ces mots, il se leva et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit.

Au moment d'en franchir le seuil, il s'arrêta.

—Vous recevrez demain, en attendant vos cent mille livres, l'acte en vertu duquel je vous abandonne la ferme des Souchettes. Si vous avez à ce sujet quelques instructions à donner, vous pourrez les transmettre à maître Dornay, qui viendra vous apporter en personne votre titre de propriété.

Et, sans attendre un mot de réponse ou de protestation, il disparut.

Didier demeurait anéanti.

Il faut bien se rendre compte du despotisme absolu qu'exerçait en ce temps-là l'autorité du chef de famille, dans la noblesse principalement, pour s'expliquer l'état de prostration complète dans lequel était plongé le jeune gentilhomme, et l'apparente humilité dont il avait donné la mesure pendant le cours de cette brève conversation.

Contre la décision du marquis se révolter ouvertement était impossible. Pas un de leurs amis n'aurait donné raison à Didier, au moment surtout où son père venait de lui assurer la plus honorable indépendance.

Dès le lendemain, le marquis informa M. de Castellan de ce qu'il avait fait; les deux pères échangèrent solennellement leur parole et, le jour même, le bruit se répandit dans le pays du prochain mariage de Sylviane avec le comte de Marsan.

Seule, la pauvre enfant protesta hautement contre la violence qu'on lui faisait et jura que, dût-elle se tuer de sa propre main, elle ne serait jamais la femme d'Etienne.

La vanité du baron était trop flattée d'un tel hymen pour qu'il revînt sur sa décision. Il haussa les épaules devant ce qu'il appelait "des simagrées de petite fille" et l'assura qu'elle le remercierait plus tard d'avoir eu de la volonté pour elle.

Quant à Didier, en dépit des déchirements auxquels son cœur était en proie, il ne fit entendre aucune plainte et parut se résigner au cruel supplice qu'on lui préparait.

Mais, dès le lendemain aussi, il avait communiqué à Sylviane l'entretien qu'il avait eu avec son père.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus conserver la moindre illusion sur le sort qui leur était réservé.

—N'importe! dit résolument Sylviane. La première fois que je serai seule avec votre frère, je m'en expliquerai franchement avec lui et, s'il persiste.... nous aviserons....

VI

A QUOI SERVENT LES JARDINIERS.

Elle tint parole.

Huit jours plus tard, comme elle se promenait dans le parc avec le comte, qui commençait à lui faire régulièrement sa cour, elle s'arrêta brusquement.

—Tenez, monsieur de Marsan, lui dit-elle, vous vous donnez beaucoup de mal pour exprimer une foule de choses que vous ne sentez pas, que je n'écoute pas, que je subis parce que je ne peux pas faire autrement. Expliquons-nous une bonne fois et sachons bien tous deux ce que nous voulons.

Et, comme Etienne la considérait de son gros œil rond étonné:

—Pour ma part, reprit-elle, je vais vous parler à cœur ouvert, dans l'espoir que ma franchise déterminera la vôtre et que nous finirons par nous entendre.

"A la suite d'une démarche qui avait été faite auprès de mon père par quelqu'un qu'il est inutile de nommer,—démarche à laquelle j'avais donné mon assentiment,—vous avez cru devoir vous substituer à cette personne et revendiquer pour votre compte la demande qu'elle avait faite. Le motif qui vous fait agir est trop clair pour qu'il soit possible de le méconnaître; mon père passe pour être presque aussi riche que le vôtre, je suis son unique héritière, c'est donc à ma fortune que vous en voulez.

—Permettez, mademoiselle, interrompit Etienne. Il y a plus de deux ans, je vous le jure, qu'entre le marquis et moi cette question est venue pour la première fois sur le tapis.

—Cela, je l'admets.... dit Sylviane avec hésitation. Je suis pécuniairement un assez beau parti pour que vous ayez songé à moi; mais ce que vous ne me ferez jamais croire, c'est que vous m'aimiez, c'est que, depuis ces deux ans, vous ayez si habilement imposé silence aux sentiments dont vous faites parade que je ne me sois doutée de rien.

—N'en accusez, mademoiselle, que le profond respect dont je suis pénétré....

—Croyez vous donc, monsieur, répliqua fièrement la jeune fille, qu'il faille manquer à Mlle de Castellan pour lui prouver qu'on en soit épris?

—Je ne prétends pas cela, mademoiselle, mais il y a plusieurs manières d'aimer.

—Je n'ai pas assez d'expérience pour discuter un pareil sujet, mais ma conviction est qu'une femme n'a pas besoin qu'on le lui dise pour savoir qu'elle est aimée. Elle le devine, elle le sent à ces mille petits riens que je serais incapable de préciser et qui sont pourtant des événements dans sa vie. Voilà pourquoi je suis certaine que vous n'aspirez à ma main qu'à la suite d'un calcul patiemment établi du total auquel s'élèveront un jour votre fortune et la mienne.

—Votre inexpérience vous abuse singulièrement, mademoiselle. Je mentirais si je vous disais que mon père n'a pas eu cette pensée, mais que ce soit l'unique mobile de ma conduite, voilà ce dont je ne saurais me défendre avec assez d'énergie.

—Je le conçois, monsieur, car si vous osiez en convenir devant moi, ce serait vous ravaler au rang du dernier des misérables. Malheureusement ma conviction est faite et vos protestations ne l'ébranleront pas. Ne parlons donc plus de vous, mais de moi, qui suis la plus directement intéressée, vous en conviendrez, au marché que vous désirez conclure.

Etienne, qui n'était habitué ni à rencontrer de pareils obstacles, ni à entendre de si cruelles vérités, ne put réprimer un léger signe d'impatience.

Elle s'en aperçut.

—Oh ne craignez rien, fit elle, je ne vous retiendrai pas longtemps, car vous devez vous douter de ce qui me reste à vous dire. Je crois impossible, en effet, que vous ne vous soyez pas aperçu du peu de sympathie que j'ai pour vous et du soin avec lequel j'évite les tête-à-tête que mon père a la faiblesse de nous ménager. Si j'ai voulu moi même en profiter aujourd'hui, c'est dans l'espoir d'en finir avec la fausse situation dans laquelle nous nous trouvons tous les deux."

Elle fit une courte pause, afin de se donner du courage.

—Je ne vous aime pas, monsieur. Je ne vous aimerai jamais; voilà ce dont vous vous êtes certainement aperçu déjà. Or, ne vous aimant pas, je ne suppose pas que vous me jugiez assez vile pour devenir votre femme....

Etienne laissa échapper un sourire ironique.

—Vous ne me croyez pas, monsieur? Vous vous demandez peut être comment une pauvre fille comme moi pourra se soustraire à l'autorité paternelle? Ce n'est cependant pas difficile, continua-t-elle. Le charbon, le plomb, le fer, l'eau, le poison, sont des moyens infaillibles et à la portée de tout le monde. Or je vous le jure à mon tour sur mon salut éternel, si vous vous entêtez jusqu'au bout dans votre projet, c'est par un de ces moyens-là que je vous échapperai!

—Y pensez-vous, mon enfant! s'écria le comte effrayé.

—J'y pense si bien que je l'ai dit à mon père, qui s'imagine que je n'en aurai pas le courage, répondit gravement Sylviane. Peut-être serez-vous aussi incrédule, mais mon devoir était de vous avertir également. Maintenant faites comme il vous plaira, monsieur, mais combien il serait plus généreux à vous et quelle popularité vous en reviendrait, à vous qui en avez tant besoin, si vous renonciez à cette chimère et laissiez s'accomplir les choses telles que les avait forgées la destinée.

—Et comment me jugeriez vous, vous-même, mademoiselle, répliqua Etienne avec une sourde colère, si j'abandonnais à un autre un trésor aussi précieux que vous?

—Je dirais que vous êtes juste et bon, monsieur, et j'aurais pour vous une reconnaissance éternelle.

—Oui, vous peut-être, mon enfant, mais l'autre? reprit il d'un ton bourru.

—Eh! monsieur, cet autre vous bénirait encore plus que moi, répondit-elle, car vous lui auriez donné le bonheur et la richesse. D'ailleurs cet autre n'est il pas votre frère? Le même sang ne coule t-il pas dans vos veines?

Elle s'imaginait l'attendrir, elle ne réussit qu'à réveiller la jalousie féroce dont il était secrètement dévoré. En ce moment surtout, il était plus humilié que jamais de voir Sylviane afficher si hautement ses préférences en faveur de Didier.

—Non, mademoiselle, non, répondit-il par deux fois avec véhémence. Je ne renoncerai pas ainsi aux droits que m'ont acquis deux années de respectueux silence. Ni à Didier, ni à personne, je ne sacrifierai beauté semblable à la vôtre.

—C'est votre dernier mot, monsieur? demanda-t-elle froidement.

—Le dernier, oui, mademoiselle.

—Alors que retombe sur vous tout ce qui résultera de votre coupable aveuglement.

En même temps, elle lui fit une grande révérence et disparut au tournant de la première allée.

Etienne la laissa s'éloigner sans faire la moindre tentative pour la retenir.

—Que le diable l'emporte! murmura-t-il avec humeur. Cela allait si bien!..

Puis, après un moment de réflexion:

—Non, ce n'est pas possible, reprit-il. Elle a voulu m'effrayer.......mais elle y viendra......

Il rentra paisiblement au château et raconta à M. de Castellan ce qui venait de se passer.

—N'ayez pas peur, lui dit le baron. Je me charge de la mettre à la raison.

Au fond, pourtant, il n'était pas si rassuré qu'il voulait le paraître.

Quoique sa fille n'eût jamais trouvé jusqu'alors l'occasion de manifester ouvertement son caractère, il la connaissait trop bien pour ignorer quelle énergie virile se cachait sous l'enveloppe gracieuse de blonde enfant.

Il l'avait vue, dès le jour où sa mère était morte, prendre en main les rênes de son petit gouvernement et mener sa maison avec une adresse et une autorité qu'il ne lui aurait pas soupçonnées.

A cheval, à la chasse, en maintes circonstances, il l'avait vue payer de sa personne avec un courage qu'il était tout fier d'admirer en elle.

Ces qualités dont il s'enorgueillissait pour elle, allaient-elles donc se tourner contre lui? Sylviane oserait-elle se révolter sérieusement? Mettrait-elle à exécution les menaces qu'elle avait proférées? Etait-ce réellement à une catastrophe qu'aboutiraient les projets qu'il avait formés?

Non, c'était absurde, invraisemblable. Elle ouvrirait les yeux à la lumière, elle ne repousserait pas les honneurs et la richesse dont sa sollicitude rêvait de la combler; elle avait mauvaise tête peut-être, mais elle était incapable d'une folie!

Dans son intérêt même, il ne s'agissait que de ne pas faiblir.

Aussi ce fut d'un front sévère qu'il la reçut, lorsqu'elle revint au château.

—M. de Marsan, lui dit-il, m'a conté l'incroyable algarade dont tu t'es rendue coupable envers lui. Je n'ai pas à la qualifier, mais j'étais loin de m'attendre, pour la première fois que je m'adresse à ta raison, à rencontrer chez toi une résistance aussi opiniâtre que déplacée. C'est ma faute, j'en conviens. J'ai eu pour toi jusqu'ici trop de bonté, mais ma condescendance n'ira cependant pas jusqu'à abjurer toute autorité. Ce que je veux, je le veux bien, moi aussi, tiens-le pour certain.

—Hélas! mon père, répondit-elle les yeux pleins de larmes, je ne demanderais qu'à vous obéir, si vous m'imposiez une chose juste et raisonnable; mais vous savez bien qu'elle ne l'est pas. Quand j'ai autorisé Didier à vous demander ma main, vous n'ignoriez plus que je l'aimais, vous vous souveniez qu'il était encore votre ami, que vous aviez pris cent fois sa défense et accusé l'injustice du sort, qui le reléguait au second plan dans une famille où il aurait dû occuper le premier. Et la preuve que vous le jugiez bien sincèrement alors, c'est que vous n'avez pas repoussé sa demande, c'est que vous lui avez offert de traiter avec son père cette vilaine question d'intérêt qu'il lui répugnait si fort d'aborder.

—Eh bien! n'ai-je pas tenu parole? interrompit M. de Castellan. Son père n'a-t-il pas le jour même assuré son indépendance?

—Oui, mais à quel prix! repartit Sylviane. Est-ce donner la vie à quelqu'un que lui arracher le cœur? Non, cher père, c'est le tuer. Oh! je ne vous reproche rien. Je sais bien qu'en écartant Didier pour accepter Etienne, vous avez cru faire un coup de maître et me préparer un brillant avenir; mais comment avez-vous supposé que je me laisserais éblouir, ainsi que vous, par le titre et les richesses que le marquis a si habilement fait miroiter à vos yeux? Est-ce donc vraiment le seul bonheur que vous ambitionniez pour moi? Ne voulez-vous pas que j'aime et que je sois aimée par mon mari, comme vous l'avez été vous même par ma sainte mère? Avez vous compté, lorsque vous l'avez choisie, combien de fermes ou de bois elle vous apportait?....

En disant ces mots, elle se jeta à ses genoux et tendit vers lui ses mains suppliantes. Elle se figurait l'avoir ramené à des sentiments plus humains, car il était visiblement ému et une larme roulait sous sa paupière au souvenir de celle qu'il avait perdue.

Elle se trompait. Sentant qu'il se laisserait infailliblement attendrir s'il prêtait plus longtemps l'oreille à ses prières, il maîtrisa son émotion, se raidit contre sa faiblesse et, se dégageant brusquement:

—Assez de pleurs et de vaines supplications! dit-il d'une voix cassante. Je vous ai fait part de ma volonté, mademoiselle, obéissez!

En même temps, il se dirigea vers la porte avec un geste de colère.

Sylviane, désespérée, le visage ruisselant de larmes, éleva vers le ciel ses grands yeux humides et ses mains jointes en une prière suprême.

—Oh! mère! mère! s'écria t elle en un sanglot, viens à mon aide, tu ne veux pas que je meure!

Son père entendit ce cri de désespoir. Il fit un mouvement, tout près de revenir sur ses pas; mais, cette fois encore, il imposa silence aux battements de son cœur.

—Obéissez! répéta t-il durement. C'est le meilleur moyen de témoigner votre respect à celle dont vous invoquez le secours.

Il sortit et referma la porte avec violence, fort troublé, malgré son apparente sévérité, de la scène à laquelle il venait d'assister.

Sylviane se renferma désormais dans un mutisme complet, ne parlant plus à son père que s'il l'interrogeait, ou si les nécessités de la vie commune l'y contraignaient absolument.

Quand arrivait Etienne, elle se renversait dans un fauteuil et le laissait parler tant qu'il lui plaisait, sans lui répondre un seul mot.

Or Etienne, qui ne brillait pas par l'intelligence, se trouvait bientôt à court devant cette attitude passive et déconcertante. Au bout de dix minutes, il avait épuisé toutes ses ressources, perdait contenance et, comprenant qu'il devenait ridicule, prenait le parti de battre en retraite.

C'était tout ce que voulait la jeune fille, car alors il lui était permis de quitter le château et d'aller faire dans le parc sa promenade habituelle.

C'était là aussi que, tous les jours, à la même heure, elle rencontrait Didier.

Depuis qu'elle lui avait remis la clef de la porte bâtarde percée dans le mur de clôture, il entrait et sortait sans éveiller l'attention, et tenait Sylviane au courant de tout ce qui se disait ou se faisait au dehors.

Il lui avait appris que fidèle à sa parole donnée, le notaire du marquis lui avait remis le titre de propriété de la ferme des Souchettes et tenait à sa disposition cent mille livres en or. Il en avait pris dix mille, à tout hasard, laissant le reste entre les mains du tabellion.

Quant au mariage d'Etienne avec Mlle de Castellan, c'était l'événement de la contrée. On en parlait à haute voix dans les chaumières aussi bien que dans les châteaux d'alentour.

Si la plupart de ces commérages donnaient leur approbation à un hymen qui allait réunir en une seule les deux plus belles fortunes du pays, beaucoup d'autres plaignaient sincèrement Sylviane d'épouser un mari aussi disgracié de la nature et aussi profondément égoïste que le comte de Marsan.

Cependant il n'y avait pas à y revenir puisque les bans avaient été solennellement publiés en l'église de Saint-Marcellin.

Déjà même le marquis avait fait venir de Grenoble tout ce qu'il y avait de plus beau en bijoux, de plus riche en étoffes, afin de faire à la mariée une corbeille digne de la noble famille dans laquelle elle allait entrer.

Donc, chaque jour, le danger, marchait grandissant.

Sylviane se flattait toujours que son père reviendrait à des idées plus conciliantes; mais Didier ne se faisait pas illusion. Il s'apercevait que sa présence était une gêne pour le marquis et pour le comte.

Evidemment ils avaient espéré que Didier, après avoir touché le douaire qu'ils lui avaient consenti, irait chercher fortune à Paris et qu'on n'entendrait plus parler de lui.

Et qui sait?.... S'il ne partait pas de son plein gré, peut-être allait-on le chasser de la maison paternelle.

Certes, en tout autre cas, il n'aurait pas attendu l'humiliation dernière qu'on lui réservait, mais s'éloigner en un pareil moment, abandonner Sylviane, la laisser aux mains d'Etienne!.... C'était au-dessus de ses forces. Pour la première fois, des ferments de haine bouillonnaient en lui, quand il se trouvait en face de ce frère qui lui volait tout, son nom, sa fortune, son amour.

Le supplice qu'il endurait se compliquait tous les jours de mille cruautés nouvelles. D'une manière ou d'une autre, il fallait en finir.

—Ecoutez, dit-il à Sylviane, après lui avoir exposé les tortures auxquelles il était en proie, si vous souffrez, vous aussi, des mêmes maux qui me déchirent le cœur, nous n'avons qu'un moyen d'y échapper....

—Lequel? demanda-t-elle avidement.

—C'est que vous ayez en moi une confiance aveugle, répondit-il. C'est que vous m'aimiez assez pour me sacrifier votre honneur même.

—Que voulez vous dire? fit-elle avec un geste de frayeur.

—Ah! s'écria-t-il douloureusement, voilà que vous tremblez déjà, ma pauvre âme! Pourtant comment voulez-vous détourner le malheur qui vous attend, si vous demeurez au château jusqu'au jour où s'accomplira ce fatal hymen?

—Ne vous ai-je pas dit que je me tuerais, plutôt que de subir cette honte?

—Oui, vous me l'avez dit et je suis sûr que vous tiendrez parole, répliqua Didier; mais à quoi bon faire le sacrifice de votre vie à vos bourreaux, quand nous pouvons braver leur impuissante colère? Ne sommes-nous pas jeunes tous les deux? L'amour qui nous unit l'un à l'autre n'est-il pas pour notre avenir la source d'une éternelle félicité? Pourquoi ne pas en goûter les délices? Qu'avons-nous à craindre? N'ai-je pas dès à présent, une fortune suffisante pour vivre à l'abri du besoin? Fuyons, chère Sylviane! Allons cacher loin d'ici le bonheur de nous appartenir jusqu'à la mort......

—Y pensez-vous! s'écria-t-elle, tandis que le rouge de la honte lui montait au front.

—Oh! rassurez-vous, chère aimée. Mon amour pour vous est trop sincère pour n'être pas empreint du respect le plus profond. Fuyons comme frère et sœur, si vous le voulez, mais fuyons jusqu'à ce que nous soyons hors d'atteinte. Alors, quand nous aurons gagné l'asile de paix que nous aurons choisi, nous célébrerons devant Dieu le mariage auquel nous aspirons tous les deux, et nous pourrons savourer sans rougir les ivresses qu'il promet à notre amour.

—Jamais! protesta la jeune fille, en se détournant avec un geste d'horreur.

—Alors, ma Sylviane, que nos destinées s'accomplissent! fit Didier d'une voix sombre, car votre refus est notre arrêt de mort.

—Mourir! vous! dit-elle avec égarement.

—Comment! répondit-il en lui saisissant la main avec force. Avez-vous donc supposé que je vous survivrais?

—Ainsi, vous vous tueriez? demanda-t-elle saisie d'épouvante.

—A l'instant même, affirma-t-il d'une voix assurée.—Ah! reprit-il avec une navrante amertume, ce serait un mariage dont on parlera longtemps que celui de mon frère Etienne!

En prononçant ces paroles, un rictus affreux crispait ses lèvres pâles.

—Didier, je vous en supplie! murmura-t-elle à demi suffoquée, épargnez-moi la douleur d'avoir causé votre mort! Ne faites pas violence à ma pudeur! Je vous aime, vous le savez bien, puisque je vous sacrifiais ma vie sans regret, mais ne me demandez pas de vous sacrifier mon honneur.

—Eh! que voulez vous donc que je vous demande? répliqua le jeune gentilhomme avec exaltation. Entre mourir ou fuir ensemble, voyez-vous un moyen de conjurer le danger qui nous menace?

—Hélas! non, dit-elle, en courbant la tête.

—Notre sort est donc entre vos mains, ma chère Sylviane. C'est à vous d'en décider. Croyez, quoi qu'il arrive, que je me soumettrai sans murmure à la résolution que vous aurez prise.

Tout à coup, il prêta l'oreille.

—Quelqu'un vient.... fit-il à voix basse. A demain!

Du bout des doigts, il lui jeta un baiser d'adieu, s'élança dans le taillis et s'éloigna, tandis que Sylviane continuait lentement sa promenade.

Cependant les pas qu'elle avait entendus aussi se rapprochaient.

Elle se retourna. C'était le jardinier du château, accompagné d'un ouvrier, qui semblait se diriger du côté du mur de clôture.

Heureusement, le vicomte avait sur lui assez d'avance pour ne pas se laisser surprendre.

Elle regagna sa chambre, songeant à la proposition que Didier lui avait soumise et contre laquelle se révoltaient tous les sentiments d'honneur et de dignité que sa mère lui avait enseignés.

Pourtant, le vicomte l'avait dit, pas un autre moyen que la mort ou la fuite de leur restait.

Mourir! c'était la plus décisive et la plus noble ressource, assurément, mais mourir à vingt ans, quand on se sait aimée, quand on aime, quand on n'a pour ainsi dire qu'à tendre les bras.....

Elle ferma les yeux, pour éloigner cette pensée coupable; mais, elle avait beau la fuir, elle en était obsédée. Ah! s'il ne fût agi que de sa vie, elle en aurait sans regrets fait litière aux ambitions de son père et du marquis de Marsan. Mais, sa mort, c'était celle de Didier, de celui qu'elle aimait le plus au monde. Jamais, comme depuis le jour où le baron lui avait imposé Etienne, elle n'avait mieux senti combien était violente la passion que lui inspirait Didier! Pour lui, elle aurait renoncé aux honneurs, à la richesse, elle aurait versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Et elle le condamnerait à mourir, lorsqu'il lui était si facile de le sauver, lorsqu'elle-même, loin des yeux jaloux, exempte de tout remords, elle pouvait faire à la fois, en l'épousant, le bonheur du beau gentilhomme et le sien!

N'était-ce pas se soumettre trop docilement à d'absurdes préjugés? N'était-ce pas le tuer pour ainsi dire de sa propre main? Le meurtre qu'elle aurait à se reprocher ne lui vaudrait-il pas, au moment de paraître devant Dieu, la réprobation des hommes et la sévérité divine?

En vain, elle résistait à l'invincible aimant qui l'attirait vers lui, en vain, elle refusait chaque jour de céder à ses instantes objurgations, l'heure sonna où il lui devint impossible d'hésiter plus longtemps.

C'était le surlendemain que devait être célébré son mariage avec le comte de Marsan.

Aujourd'hui encore elle avait laissé partir Didier, sans pouvoir triompher des scrupules que lui opposait sa pudeur.

Quelle nuit horrible elle passa! Quelle fièvre s'empara d'elle, quand parut le jour, à la pensée que vingt-quatre heures à peine la séparaient de cet odieux hymen!

Rien, en effet, n'avait eu raison de l'entêtement de M. de Castellan, ni de l'égoïsme d'Etienne. La force d'inertie que Sylviane avait opposée à leurs entreprises, ne les avait pas désarmés.

Ce soir donc, il lui faudrait mourir, condamner Didier et faire de leurs deux cadavres un stérile holocauste à sa réputation!

Elle y était fermement résolue, mais, à mesure que s'approchait l'heure, faiblissait son courage. Le spectre de celui qu'elle entraînait dans la tombe se dressait devant elle et la poursuivait de son épouvantable apparition.

Elle n'eut pas le courage de soutenir plus longtemps cette lutte accablante. Eh bien! oui, elle était vaincue. Elle aimerait Didier jusqu'à donner son honneur pour le sauver.

Quand il revint, vers trois heures, pour lui faire ses adieux, elle se rendit enfin à la prière suprême qu'il lui adressait.

—Ce soir, à huit heures, trouvez-vous à la petite porte du parc avec deux chevaux. Je vous attendrai, promit-elle.

Et comme il se jetait à ses genoux, couvrant de baisers ardents ses mains fuselées:

—Maintenant, lui dit-elle, éloignez-vous. Moins que jamais, c'est le moment de nous laisser surprendre.

—A ce soir! fit-il en la serrant dans une étreinte passionnée.

—A ce soir! répondit-elle d'une voix assurée.

En effet, à présent sa résolution était irrévocable.

Elle rentra au château, prépara de ses propres mains le costume d'amazone dont elle comptait se vêtir et fit dire à son père par Antonine qu'elle était un peu souffrante, mais qu'elle ferait tous ses efforts pour se mettre à table à l'heure du souper.

Le baron ne répondit rien, mais jeta sur la femme de chambre, en la congédiant, un regard ironique, qu'elle remarqua, sans en comprendre le sens.

Sylviane, si elle était là, se serait probablement défiée de ce regard sceptique, du sourire légèrement railleur qui l'accompagnait, et se serait tenue sur ses gardes; mais elle avait agi avec tant de prudence, qu'elle se croyait à l'abri de tout soupçon.

Malheureusement le hasard se ligua contre elle avec ceux qui conspiraient sa perte.

Lorsque, cinq ou six jours auparavant, Didier, entendant un bruit de pas, avait été obligé de quitter précipitamment la place, Sylviane s'était rassurée, en reconnaissant Anselme, le jardinier du château, escorté d'un ouvrier.

Cet ouvrier était chargé sans doute d'une corvée de peu d'importance et se rendait à son travail sous les ordres d'Anselme.

De ces gens-là il n'y avait donc rien à craindre, puisque Didier avait eu le temps de se sauver.

Elle se trompait. Ce fut précisément de ces êtres, inoffensifs en apparence, que surgirent les nouveaux malheurs qui allaient fondre sur elle.

Le baron avait, en effet, donné l'ordre à son jardinier de faire couper tout le bois mort dont les arbres étaient encombrés dans cette partie un peu abandonnée du parc.

—Et comme j'en veux faire largesse aux pauvres, avait-il ajouté, il est inutile de le transporter dans la remise du château. Tu le feras ranger sur la chevauchée, le long du mur de clôture, où je distribuerai à ces braves gens le lot que je destine à chacun d'eux.

—Bien, monsieur le baron, répondit le jardinier.

—Tu remettras donc à l'homme chargé de cette besogne la clé de la petite porte qui s'ouvre sur la campagne.

Anselme se mit aussitôt en quête d'un émondeur, le conduisit à l'endroit désigné et le bonhomme se mit à ... vre.

Il revint ensuite dans les com... du château, pour y prendre la clé ... petite porte, au clou où elle était ... chée d'ordinaire, mais il eut beau ... cher, il ne la trouva pas.

Au bout d'un quart d'heure il ... alla, tout penaud, demander à son ... tre s'il n'avait pas pris cette clé ... vable.

Le baron protesta qu'il n'y avait ... touché, attendu que depuis plus de ... ans il n'était point passé par là.

—Jusqu'à ce que tu l'aies retro... dit-il, je vais te prêter la mienne ... je te préviens que si tu la perds, ... paieras.

Ni à l'un ni à l'autre, en ce mo... Il ne vint à l'idée que cette clé ... été dérobée et que Sylviane s'en ... emparée.

Anselme se dirigea insouciam... vers la petite porte, l'ouvrit et, ... point d'en franchir le seuil, s'arrêta ... à coup.

Devant lui l'herbe de la chevau... était affreusement piétinée et, d... sol humide, que les arbres protége... contre les rayons du soleil, des sab... cheval ... laissé d'innombrab... profondes ... teintes.

Evidemment ..., depuis quelque ... déjà, un ... lier s'arrêtait devant ... porte, où l'attendait impatiemm... monture, pendant qu'il pénétrait d... parc.

Anselme ne pouvait pas s'y tro... Il connaissait trop bien la terre pe... pas y lire aussi facilement qu'un l... lier dans un livre. D'ailleurs ce... preintes n'allaient pas plus loin ... moins rusé des procureurs aurait ... taté sans peine que le cavalier ... là, s'y arrêtait à l'endroit où le sol ... le plus foulé, et s'en retournait ... même chemin, dans la directi... Saint-Marcellin ou des environs.

Bien plus, à la terre fraîchement ... levée, aux touffes de gazon récem... arrachées, le jardinier aurait juré ... gentilhomme avait quitté la place ... une heure au plus.

Anselme n'essaya pas de devi... mot de cette énigme; mais, com... était désireux de faire du zèle, il c... raconter à M. de Castellan ce qu'il ... découvert.

VII

CE QUI RÉSULTE DES OBSERVA... D'ANSELME.

Le baron réprima le geste de su... qui allait lui échapper.

—Voyons cela, dit-il avec bea... plus de curiosité qu'il n'en montrai...

Le jardinier lui servit de guide, lui ... muniqua, sans en oublier une ... toutes les observations qu'il avait ... et n'eut pas de peine à lui démont... qui aurait crevé les yeux du pr... venu.

M. de Castellan n'eut pas une se... d'hésitation. Le mystérieux cav... c'était Didier—et c'est pour lui fa... l'accès du parc que Sylviane avait ... bé la fameuse clé qu'Anselme ne r... vait pas.

Cependant il ne dit pas un m... soupçons qui lui étaient venus ... prit.

—Tu dois avoir raison, dit-il, ... afin de me prouver jusqu'à l'év... que tu n'es pas dans l'erreur, tu ... dû, avant de me prévenir, guett... inconnu, tâcher de voir son visage ... donner son signalement, si tu ne c... pas son nom.

—Que monseigneur soit tranqu... m'en charge, proposa Anselme.

—Bien, mais prends garde à to... de te laisser surprendre! recom... le baron.

—Pas si bête dit le jardinier, ... guant de l'œil. Dans un parc, il y ... chose dont on ne se défie jamais ... seigneur......

—Quelle chose?

—Les arbres.

Tu comptes donc te cacher derri... tronc d'arbre?

—Mieux que cela, monseigne... compte y monter, me cacher d... feuilles et tout voir, sans que pe... se doute même que je suis là, ré... Anselme, évidemment enchanté ... ruse qu'il avait imaginée.

Sans doute, le Baron partage... avis, car il approuva d'un signe ... qui signifiait:—Ma foi! je n'aur... trouvé ça.

—Va donc, dit il, en revenant ... pas et quand tu sauras à quoi t'en ... accours me prévenir aussitôt.

En même temps, il mit un lou... la main de son jardinier, sachan... bien cet argument avait d'éloquen...

—Tu en auras encore un si tu ... portes le signalement de cet h... deux si tu peux me dire son nom, ... t-il.

Et il s'éloigna.

Le lendemain, Anselme grimp... un châtaignier bien touffu, s'assit ... plus grosse branche, à dix pas de ... tite porte et attendit.

Vers trois heures, il entendit ... introduire la clé dans la serru... retint son haleine, regarda, ... reille, ... d'étonnement dég... ler du haut de son observatoire, ... connaissant.... Didier!

Il le vit s'avancer à pas de lo... travers du taillis, le perdit de vue ... que aussitôt, puis, de plus en plu... pris, le revit, au bout d'une ... heure, reparaître en compagnie de ... viane, qui le reconduisit jusqu'au ... de la porte.

Pour le coup, Anselme fut fort em... rassé.

Quoi! Mlle de Castellan avait ... Didier des entrevues secrètes, au mo... où il était question de son mariage ... Etienne! Mais alors c'était donc ... qui avait pris à son clou, pour la re... ire au vicomte, la clé qui y était ... pendue?

Qu'est-ce que cela signifiait?

—Si seulement j'avais pu les e... dre.... se dit Anselme. Bah! j'y t... rai demain....

Pour aujourd'hui, il garderait ... lence.

Sans se douter, en effet, que Sylv... et Didier s'aimaient, il supposait ... juste raison que la jeune fille n'au... pas recours à de pareils subterfuges ... voir le vicomte, si elle n'avait un i... rêt quelconque à en agir de la sorte.

Or, comme tous les domestique ... maison, Anselme avait pour Sylvi... beaucoup d'attachement et aurait ... désolé de lui causer la moindre peine.

Par malheur le baron lui avait pro... deux louis et il lui coûtait gros ... renoncer à cette riche aubaine! ... damnés deux louis dansaient devant ... une farandole effrénée, et, se heurt... l'un contre l'autre, rendaient un son cl... et métallique bien doux à l'oreille d... pauvre diable!

Le lendemain, Anselme avait fini ... se persuader que ces rendez vous étai... absolument anodins et dissimulai... quelque surprise inoffensive, que ... deux jeunes gens préparaient pou... jour de la noce.

"Donc, conclut-il, il n'y a aucun ... convénient à ce que je répète à m... maître ce que j'ai vu. Mlle Sylvia... n'aura point à en pâtir."

Il reprit son poste, espérant surpr... dre un lambeau de conversation, ma... comme la veille, les deux amoureux n... changèrent au seuil de la porte que de... mots:

—A demain!

"J'en étais sûr, pensa Anselme. C... deux mots-là ne signifient rien. Je pe... tout dire à monseigneur."

Et, dès que sa jeune maîtresse se f... éloignée, il alla trouver le baron, auqu... afin de gagner son argent, il commen... par donner le signalement du gent... homme et ensuite le nom du vicomte ... Marsan.

M. de Castellan s'exécuta de bon... grâce.

—Ainsi tu crois qu'ils se voient to... les jours? demanda-t-il.

—J'en suis à peu près certain, monse... gneur.

—Si je voulais m'en assurer pour ... tant!......

—Rien ne serait plus facile, monsei... gneur.

—Sans grimper sur un arbre?

—Oui, car maintenant que nous sa... vons par où vient et s'en va Didier ... monseigneur peut se dissimuler à quelqu... distance, derrière un tronc de châta... gnier, sans risquer d'être aperçu.

—Alors viens me prendre demain ... tu me ... à l'endroit qu... tu ... le plus favorable.

—Je n'y manquerai pas, promit l... jardinier.

Et, en effet, le lendemain, M. d... Castellan put se convaincre par se... propres yeux qu'Anselme lui avait di... la vérité.

—Tous les jours tu vas te remettr... en observation, ordonna-t-il. Peut-être ... à force de patience, finirons-nous pa... saisir au vol une phrase qui nous ren... seigne sur la surprise qu'ils nous pré... parent.....

Le jardinier obéit. Ses scrupules ...